

Marcel
Aymé

Traversée de Paris



folio 2€

PARIS

COLLECTION FOLIO

Marcel Aymé

Traversée
de Paris

Gallimard

Cette nouvelle est extraite du recueil
Le vin de Paris (Folio n° 1515).

© Éditions Gallimard, 1947.

Couverture : Illustration © jazzberryblue.

Marcel Aymé est né à Joigny, dans l'Yonne, le 29 mars 1902. Après une enfance marquée par la perte de sa mère, puis de ses grands-parents maternels et de son frère aîné, interrompu dans ses études par des problèmes de santé, il s'installe en 1925 à Paris. Il exerce alors différents métiers (figurant, journaliste, manœuvre...) et commence à écrire : suite à la publication de premiers textes très remarquables, dont *Brûlebois* et *La Table-aux-Crevés* – pour lequel il reçoit le prix Théophraste-Renaudot –, paraît, en 1933, *La jument verte*, qui rencontre un grand succès. Auteur prolifique, pessimiste et tendre, alliant fantaisie et ironie, il ne cessera d'écrire – de nombreux romans (*Le moulin de la Sourdière*, *Gustalin*, *Travelingue* ou encore *La Vouivre*), des textes brefs, nouvelles et contes (dont *Les contes du chat perché*) ainsi que des pièces de théâtre (*Lucienne et le boucher*, *Clérambard*, *La tête des autres*) – tout en refusant, en 1950, d'entrer à l'Académie française. Il compose aussi des dialogues et des scénarios de films ; quelques-uns de ses textes, dont *Traversée de Paris*, seront également adaptés au cinéma. L'écrivain meurt à Paris, le 14 octobre 1967, à l'âge de soixante-cinq ans.

Lisez ou relisez les livres de Marcel Aymé en Folio :

LA JUMENT VERTE (Folio n° 817)

LA TABLE-AUX-CREVÉS (Folio n° 116)

LE PASSE-MURAILLE (Folio n° 961)
LE CHEMIN DES ÉCOLIERS (Folio n° 143)
LA BELLE IMAGE (Folio n° 205)
URANUS (Folio n° 224)
LA VOUIVRE (Folio n° 167)
LES CONTES DU CHAT PERCHÉ (Folio n° 343)
LE MOULIN DE LA SOURDINE (Folio n° 321)
DERRIÈRE CHEZ MARTIN (Folio n° 432)
TRAVELINGUE (Folio n° 500)
LE BŒUF CLANDESTIN (Folio n° 512)
BRÛLEBOIS (Folio n° 711)
LE NAIN (Folio n° 912)
MAISON BASSE (Folio n° 1019)
LA RUE SANS NOM (Folio n° 1125)
ALLER RETOUR (Folio n° 1445)
LE VIN DE PARIS (Folio n° 1515)
LES TIROIRS DE L'INCONNU (Folio n° 1724)
ENJAMBÉES (Folio n° 3449)
LA BONNE PEINTURE (Folio 2 € n° 5011)

La victime, déjà dépecée, gisait dans un coin de la cave sous des torchons de grosse toile, piqués de taches brunes. Jamblier, un petit homme grisonnant, au profil aigu et aux yeux fiévreux, le ventre ceint d'un tablier de cuisine qui lui descendait aux pieds, traînait ses savates sur le sol bétonné. Parfois, il s'arrêtait court, un peu de sang lui montait aux joues et le regard de ses yeux inquiets se fixait sur le loquet de la porte. Pour apaiser l'impatience de l'attente, il prit une serpillière qui trempait dans une cuvette d'émail et, pour la troisième fois, lava sur le béton une surface encore humide afin d'en effacer les dernières traces de sang qu'avait pu y laisser sa boucherie. Entendant un bruit de pas, il se releva et voulut s'essuyer les mains à son tablier, mais il se mit à trembler si fort que le tissu leur échappait.

La porte s'ouvrit pour laisser passer Martin, l'un des deux hommes attendus par Jamblier. Le

nouveau venu, qui portait une valise dans chaque main, était un homme court et râblé, d'environ quarante-cinq ans, sanglé dans un pardessus marron, très usé et si étroitement ajusté qu'il collait à la raie des fesses et faisait saillir ses puissantes omoplates. Cravaté en ficelle, il portait, piqué sur sa cravate, un important fer à cheval en argent et, sur sa grosse tête ronde, un surprenant chapeau noir à bord roulé, luisant d'usure. L'ensemble était propre, soigné, et lui faisait la silhouette d'un inspecteur de police, telle que l'ont stylisée les dessins humoristiques. Il n'y manquait même pas la forte moustache noire, arrêtée au coin des lèvres. Avec un clin d'œil aimable, il salua Jamblier d'un « bonsoir, patron » auquel l'autre ne répondit pas. Derrière Martin s'avancait un inconnu, un grand et solide garçon d'une trentaine d'années, blond et frisé, aux petits yeux de porc, et qui portait également deux valises. L'homme, dont la tenue paraissait des plus négligées, n'avait pas de pardessus. Il était vêtu d'un complet sport déformé, maculé de taches, et d'un chandail couleur de rouille à col roulé qui l'engonçait jusqu'au menton.

— Ce soir, Létambot n'était pas libre, expliqua Martin pour répondre à un regard du patron. J'ai demandé à mon copain Grandgil de le remplacer. Il est franc. Avec lui, vous pouvez dormir. Et pas fatigué, il est, Grandgil.

Méfiant, le patron scrutait le visage du frisé, dont le petit œil rusé ne lui disait rien de bon.

— Il a déjà fait le truc, insista Martin. On a même travaillé ensemble.

— Si vous le connaissez, grommela Jamblier, je n'ai rien à dire. Ne perdons pas de temps. Vous êtes en retard.

Suivi des deux visiteurs, il se dirigea vers le coin de la cave où les torchons blancs recouvraient une forme indécise. Débarrassé de son linceul, un cochon apparut au jour de la lumière électrique. L'animal était découpé en une douzaine de quartiers soigneusement rapprochés de façon à reconstituer le porc qui se présentait le ventre béant, vidé de ses entrailles. Le patron s'effaça et laissa aux deux compagnons le temps de se rendre compte que la bête était entière.

— C'est un monsieur, apprécia Martin. Il fait combien ?

— Tel qu'il est, deux cent quinze livres. Un peu plus que celui d'avant-hier, mais à vingt livres près. Une fois réparti dans quatre valises, ça ne se connaît guère.

— À la vôtre. On voit bien que ce n'est pas vous qui avez la peine.

— Allons donc ! Des costauds comme vous ! Tenez, passez-moi une valise.

Martin s'avança d'un pas, mais ne se pressa pas d'ouvrir la valise.

— C'est pour aller où, ce soir ?

— À Montmartre, rue Caulaincourt. Le boucher vous attendra dans la boutique à partir de minuit. Allons-y.

Martin n'était toujours pas pressé. Un peu en arrière, immobile, Grandgil considérait les deux hommes d'un air de calme indifférence, mais ses petits yeux de porc continuaient à sourire dans sa face de bélier frisé. Jamblier redevint nerveux.

— Pressons-nous, mes enfants, dit-il d'une voix qu'il voulait cordiale et qui grinçait. Pensez qu'il commence à se faire tard. Pour être là-bas à minuit, il ne s'agit pas de s'amuser.

— Minute, patron. Il faudrait commencer par s'entendre. Vous donnez combien ?

Le patron haussa les sourcils, l'air douloureusement surpris.

— Écoutez, Martin, ce qui est convenu est convenu. Ici, on est entre hommes d'honneur.

— Sur la question de l'honneur, je défie quiconque de m'en remonter, déclara Martin. D'un autre côté, je n'ai pas le moyen de vous faire un cadeau non plus. Vous comprenez, on a travaillé pour vous avec Létambot. Pour livrer rue du Temple ou bien à Charonne, c'était chacun nos trois cents francs. On les gagnait bien. Cavalier la nuit par les rues avec cinquante kilos au bras, les souliers qu'on use et partout le risque des flics, tout ça pour pas plus de trois cents francs, j'estime que ce n'est pas cher payé.

Jamblier essayait de faire bonne contenance et

de prendre la chose avec bonhomie, mais plus encore que les paroles de Martin, le silence attentif et légèrement ironique de l'homme à la tête de bélier le gênait.

— À voir les choses honnêtement, dit-il, c'est trois cents francs de vite gagnés, vous aurez beau dire.

— Je ne vous discute pas la question du fait. Mettons que le prix soit honnête. Mettons. Encore un coup, je ne discute pas. Ce qui est convenu est convenu. Je n'ai qu'une parole.

— Alors ?

— Dites donc, livrer rue du Temple et livrer à Montmartre, ça fait deux. Vous ne trouvez pas ?

— C'est bon, consentit le patron, vous aurez cinquante francs de plus, mais dépêchons-nous.

Il fit encore le geste de s'emparer de la valise. Cette fois, Martin la posa derrière lui, sur le béton, et dit d'un ton sec :

— Je ne vous ai pas demandé de pourboire. Ce que je veux, c'est le juste prix de la peine et du risque. Pour livrer votre cochon rue Caulaincourt, c'est six cents francs par homme ou alors, bonsoir.

— Je vois ce que c'est. Vous voulez profiter de la situation.

Martin rejeta son chapeau Eden sur sa nuque, découvrant une large et rose calvitie. Sa voix vibra d'une sincère indignation.

— Bourlinguer un cochon du boulevard de

l'Hôpital à la rue Caulaincourt, s'enfoncer au pas de chasseur toute la traversée de Paris en plein noir, huit kilomètres au raccourci avec la montée de Montmartre en finale, et partout les flics, les poulets, les Fritz, pour gagner six cents francs, vous appelez ça profiter ?

— Je vous donne quatre cents francs.

— À ce prix-là, cherchez des clochards. Nous, on est des hommes.

— Si j'avais su, prononça le patron d'un ton aigre, j'aurais pris les cyclistes qu'on m'a proposés ce matin. Mais j'ai pensé que vous aviez votre vie à gagner. J'en suis bien récompensé maintenant.

— Il n'y a rien de perdu, répliqua Martin. Si vous voulez deux cyclistes, je vous les trouve tout de suite. Ils seront là dans une demi-heure.

Jamblier ne répondit pas à la proposition. Depuis deux mois, les porteurs cyclistes étaient l'objet d'une surveillance active de la police. L'avantage de la rapidité se trouvait compensé par des inconvénients graves. En fait, ils étaient plus exposés que les porteurs à pied et se faisaient prendre aussi plus souvent. Très renseigné sur les aléas de la profession, Jamblier savait qu'un porteur cycliste n'avait à compter que sur son étoile, tandis qu'un piéton exercé comme Martin, attentif, habile à prévoir le danger et à utiliser les ressources de la nuit, défendait sérieusement sa chance.

— Quatre cent cinquante ? proposa le patron.

Martin secoua la tête, sûr de son droit et décidé à ne pas lâcher d'un centime. L'autre n'avait d'ailleurs plus d'illusions sur l'issue du marchandage et, bien qu'il se défendît encore, son entêtement n'était déjà plus que la pudeur de son avarice. La peur grandissante que son cochon ne lui restât sur les bras vingt-quatre heures de plus se changeait en panique. Alors que la partie semblait gagnée, l'homme à la tête de bélier, qui n'avait pas encore proféré un son, sortit de son mutisme. Son regard, qui luisait d'insolente ironie dans la fente étroite des paupières, se fixa sur celui du patron avec insistance, tandis qu'il demandait avec une sorte de ricanement doucereux :

— Dites, monsieur Jamblier, ici, c'est bien le numéro quarante-cinq ?

L'étrange question fit sursauter et pâlir le patron. Au cours des derniers propos échangés avec Martin, il avait un peu perdu de vue cet auxiliaire inattendu. Avec une attention aiguisée par la peur, il l'examina de nouveau, cherchant une intention précise sur les traits de Grandgil dont les petits yeux plissés dardaient un regard hardi et lucide. Les vêtements de l'individu le rassurèrent un peu, au moins quant à son état. Ce complet élimé, taché, le chandail à col roulé n'étaient pas d'un policier.

— Pourquoi est-ce que vous me demandez ça ?

— Pour rien, puisque je le sais. Monsieur Jamblrier, quarante-cinq rue Poliveau.

Le ton sur lequel étaient prononcées ces paroles contenait, à lui seul, une menace délibérée, cynique. Le patron, plein d'angoisse, se tournait vers Martin avec un regard de reproche et d'interrogation, comme pour lui demander compte de l'étrange attitude de son compagnon. Et Martin, mal à l'aise, se sentait pris en faute, car il se jugeait responsable de la conduite d'un homme qu'il avait introduit auprès du propriétaire de la cave. De plus, il venait de mentir en affirmant que Grandgil et lui avaient déjà travaillé ensemble. En réalité, ils s'étaient rencontrés l'après-midi même pour la première fois dans un petit café du boulevard de la Bastille.

Sous un ciel bas, dans le grand vent du nord qui soufflait sur le canal vers la Seine, le jour semblait mourir de froid. Adossé au comptoir, dans la pénombre chaude de l'établissement, Martin regardait à travers la vitre le crépuscule glacé où passaient des silhouettes torturées par la bise. De l'autre côté du canal, les façades du boulevard Morland s'assombrissaient dans le déclin d'une clarté mate. Au lieu de fondre les objets, la lumière du soir durcissait les lignes et les plans. À côté de Martin, Grandgil, également

adossé au comptoir, regardait avec une grande attention cette agonie lucide du crépuscule. Peut-être sensibles à la mélancolie de l'heure, les autres clients étaient silencieux, sauf un vieux marinier, tout amenuisé par l'âge, qui était assis dans le coin le plus obscur du café. Immobile, les mains à plat sur la table et le corps très droit, flottant dans sa vareuse de drap bleu, il parlait seul, d'une voix grêle, presque sans portée, dont le chevrottement avait la douceur d'une prière du soir. L'un des poignets blancs et menus conservait les traces d'un tatouage que la vieillesse avait à demi effacé.

— La vie ressemble à ça, dit Martin en désignant le paysage qui sombrait derrière la vitre. Quand on la regarde, la salope, elle vous fait froid jusqu'aux boyaux et encore plus loin.

Grandgil, à qui le propos n'était pas précisément destiné, acquiesça d'un signe de tête sans détourner son regard. Il semblait chercher dans ce morceau de crépuscule quelque chose de plus précis qu'une image de la vie. Le patron donna la lumière et tira sur la vitre le rideau bleu de la défense passive. Lentement, les deux hommes se retournèrent, face au comptoir, et leurs regards se croisèrent. Inconnus l'un à l'autre, il semblait à Martin que cette longue contemplation eût créé entre eux un lien de sympathie, quoique le voisin n'eût pas l'air de lui marquer autrement d'intérêt. Dans son coin, le vieux marinier, appa-

remment troublé par la lumière électrique, avait suspendu son monologue et, le front soucieux, regardait ses mains qui s'agitaient fébrilement sur la table. Enfin, il se tourna vers le comptoir et appela d'une voix impatiente : « Fillette ! » Au troisième appel, la patronne prit dans le tiroir-caisse un morceau de papier sur lequel étaient tracés trois mots qu'elle épela péniblement :

— Formose... Taiïwan... Foutchéou... Vous avez compris ?... Formose...

Le vieux fit signe qu'il avait entendu et se remit à parler seul.

La patronne expliquait à un client :

— Vous comprenez, il se raconte sa campagne de Chine, comme il dit. Mais ce qui arrive, c'est que les noms lui sortent de l'esprit et le voilà perdu. Aussi, des noms pareils, comment voulez-vous ? On se demande où c'est qu'il a été les chercher. Moi qui les répète dix fois dans une après-midi, j'ai seulement du mal à les lire. Et mon époux, c'est la même chose.

Grandgil parut s'intéresser au marinier retourné à la poursuite de ses souvenirs.

— Les vieux ne sont pas si à plaindre qu'on croit, fit observer Martin. Ils repensent toujours à dans le temps et les souvenirs, c'est comme le vin, plus ils sont vieux, plus ils sont bons. Et quand ils sont frais, bien souvent, on en a gros cœur. Pas vrai ?

Le voisin répondit par une espèce de grogne-

ment. Martin fut presque froissé de cette indifférence. Il examina le lourd profil de l'individu, le complet usé, malpropre, le chandail à col roulé et jugea qu'il avait affaire à un garçon fruste, sans éducation, probablement un manœuvre et pas la crème. Martin eut pourtant conscience que le dépit risquait de le rendre injuste. Pris d'un vague remords et cédant aussi à une disposition du moment qui l'incitait à s'épancher, il reprit :

— Voilà un vieux, tout ce qui lui reste de ses vingt ans, c'est sa guerre de Chine. Moi qui ai fait celle de 14, je n'ai pas encore l'âge de la trouver belle, il faut croire.

Grandgil n'ayant pas prêté à cette réflexion plus d'attention qu'à la précédente, Martin renonça à l'entretenir et se prit à penser à la guerre de ses vingt ans. Comme à l'ordinaire, une image entre toutes s'imposait à sa mémoire et à sa méditation, celle d'un jeune soldat de l'infanterie coloniale armé d'un grand couteau passé dans son ceinturon, escaladant une haute muraille de rochers à pic sur le détroit des Dardanelles. Pendant que les canons de la flotte balayaient le plateau bordé par une ligne de tirailleurs turcs, le soldat Martin Eugène ne voyait de la bataille que les pieds du sergent qui le précédait dans l'escalade et, tout près de lui, les minuscules geysers de terre sèche et de roche éclatée, soulevés par les balles turques. Soudain, les pieds sur lesquels butait son regard

semblèrent s'envoler. Dressé sur le bord de l'escarpement, le sergent esquissait un geste violent et, après une hésitation qui était comme un effort de rétablissement, tombait dans le vide à la renverse. À sa place, surgissait une haute silhouette grise dans laquelle Martin Eugène, né à Paris rue des Envierges en 1894, plantait son couteau jusqu'au manche.

Une ou deux fois par an, il lui arrivait de raconter l'histoire du coup de couteau devant des amis ou des femmes, non sans un calcul de prestige. Avec des airs de mauvais coucheur, démentis par sa ronde figure de brave homme, il prétendait même qu'ayant ainsi éprouvé l'efficacité d'un couteau bien en main, il portait toujours sur lui un solide eustache, évitant de préciser que cette arme n'avait jamais rempli d'autre office que celui d'un canif. En réalité, lorsqu'il pensait à son aventure, seul avec lui-même, c'était toujours avec un peu de mélancolie, parfois même avec le regret que les circonstances ne lui eussent pas épargné telle nécessité. Ce soir, pourtant, il revivait la minute meurtrière avec une certaine précision complaisante. Les images de l'escalade, du sergent et du soldat turc étaient traversées par un visage de femme et par le souvenir d'une querelle encore chaude, encore douloureuse, qui lui inspiraient comme un désir de violence. À son insu, ses yeux cherchaient autour de lui une silhouette d'homme pour mieux assurer sa mémoire.